

Place aux livres

Number 112, Winter 2013

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/68230ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Éditions Cap-aux-Diamants inc.

ISSN

0829-7983 (print)

1923-0923 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

(2013). Review of [Place aux livres]. *Cap-aux-Diamants*, (112), 51–57.

Hannah Crafts. *Autobiographie d'une esclave*. Présentation par Henry Louis Gates Jr. Traduction de l'américain par Isabelle Maillet. Paris, Payot, 2007, 395 p. (Coll. « Petite Bibliothèque Payot/Voyageurs », n° 631).



Ce texte ancien et pourtant inconnu il y a encore douze ans est la traduction française de *The Bondwoman's Narrative*, paru à Toronto chez Penguin Books Canada, et aurait été l'œuvre d'une ancienne esclave ayant vécu aux États-Unis au XIX^e siècle. L'aventure de la « découverte » de ce manuscrit ancien et inédit est en soi périlleuse : acquis en 2001 dans une vente aux enchères, il daterait « d'avant 1860 » si l'on en juge par l'aspect du papier et de l'encre (d'après le préfacier, p. 17). Rédigé sous la forme d'un roman à la première personne, *Autobiographie d'une esclave* relate les souvenirs d'une ancienne esclave nommée Hannah Crafts, ayant vécu d'abord en Virginie, puis en Caroline du Nord, autour de 1850. On revit son enfance malheureuse, son « acquisition » par un marchand d'esclaves, son quotidien pénible, ses tâches harassantes; on découvre ses croyances religieuses et son émancipation. Curieusement, le style littéraire de Hannah Crafts est parfois recherché, ce qui pourrait étonner, compte tenu de sa condition d'esclave, probablement illettrée. Elle écrit librement, en utilisant fréquemment

(mais pas systématiquement) le passé simple : « Enfin, le vent tomba et les branches du tilleul se turent, mais l'air était toujours suffisamment vif et tonifiant pour rafraîchir la joue et aiguïser l'appétit » (p. 108). On suppose que Hannah Crafts aurait appris à écrire après la fin « officielle » de l'esclavage. Difficile à authentifier, ce roman autobiographique n'en est pas moins dynamique et instructif; les jeunes lecteurs pourront certainement y découvrir en filigrane l'histoire des mœurs dans les États-Unis de la deuxième moitié du XIX^e siècle. Dans la longue introduction qui précède le roman, Hannah Crafts est présentée par le professeur Henry Louis Gates Jr. comme « la première romancière noire » (p. 77). Rattaché à l'Université de Harvard depuis plusieurs années, Henry Louis Gates Jr. avait par la suite codirigé (avec Hollis Robbins, en 2004) un ouvrage collectif sur ce que l'on pourrait nommer « le phénomène Hannah Crafts » : « *Searching for Hannah Crafts: Essays in the Bondwoman's Narrative* » (New York, Basic Civitas Books, 2004).

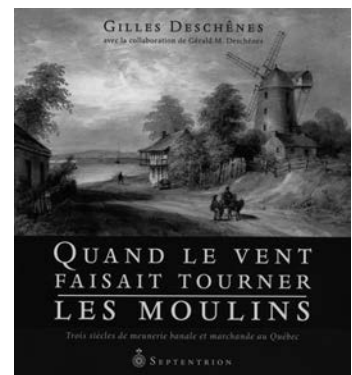
Je me permettrai d'ajouter une anecdote à ce commentaire. En plus d'avoir beaucoup écrit sur la condition des Afro-Américains, Henry Louis Gates Jr. est ce fameux propriétaire de la région de Boston devenu célèbre malgré lui, car un jour de 2009, en essayant d'ouvrir la porte coincée de sa maison, il avait malencontreusement été arrêté par la police de Cambridge qui le prenait pour un cambrioleur. L'affaire était alors remontée jusqu'au bureau du président Barack Obama qui invita à la Maison-Blanche le faux cambrioleur et le policier qui l'avait injustement emprisonné. D'une manière plus générale, il faut nous souvenir que la pratique de l'esclavage existait occasionnellement chez les Amérindiens avant la venue des premiers Européens, et que certains notables britanniques arrivés au Canada après 1763 apportaient avec eux leurs esclaves acquis en Angleterre. L'historien Marcel Trudel avait d'ailleurs produit dès 1960 plusieurs livres sur l'esclavage

au Canada (dont *L'esclavage au Canada français : histoire et conditions de l'esclavage*. Québec, Les Presses de l'Université Laval, 1960).

Yves Laberge



Gilles Deschênes et Gérard-M. Deschênes (coll.). *Quand le vent faisait tourner les moulins. Trois siècles de meuneries banale et marchande au Québec*. Québec, Les éditions du Septentrion, 2009, 312 p.



Ils font partie de notre paysage et de notre folklore depuis toujours. Ils sont le reflet d'une ingéniosité hors du commun et encore aujourd'hui, certains d'entre eux se dressent sur notre territoire comme des vigiles qui montent la garde. *Quand le vent faisait tourner les moulins* est un ouvrage merveilleusement bien réalisé qui nous permet d'en apprendre davantage sur le fonctionnement et l'utilité des moulins à vent. La mise en contexte des débuts de la colonie est excellente pour comprendre l'avènement de ces installations et le rôle primordial qu'elles jouaient. Toute la pertinence de créer une telle machine est brillamment expliquée dans ce livre. L'ouvrage nous renseigne évidemment sur les diverses sortes de blé cultivés au pays et sur les variétés de farine qu'on en tirait, mais il nous apprend également que les moulins pouvaient parfois servir de postes d'observation pour prévenir les attaques iroquoises.

On y découvre l'histoire particulière de plusieurs moulins du Québec dont certains ont été restaurés et peuvent être encore visités aujourd'hui grâce à l'implication de nombreuses personnes qui ont à cœur la sauvegarde du patrimoine. Aidé de son frère architecte, l'auteur nous explique, à l'aide d'innombrables illustrations, la mécanique du moulin à vent, les différents genres de structure, la composition des bâtiments et nous fait aussi découvrir le métier de meunier. La rigueur de la démarche historique est surprenante. Les recherches qui ont été entreprises pour écrire ce livre sont incroyables et reflètent la passion que l'auteur porte au sujet.

Les moulins ont jadis occupé une place importante dans le quotidien des gens, puis dans la culture populaire québécoise, que ce soit dans les chansons, les comptines, les poèmes, les livres ou les légendes.

Avec cet ouvrage étonnamment bien écrit et abondamment illustré, Gilles Deschênes démystifie pour nous cet incroyable engin et redonne au moulin à vent la part qui lui revient dans notre histoire.

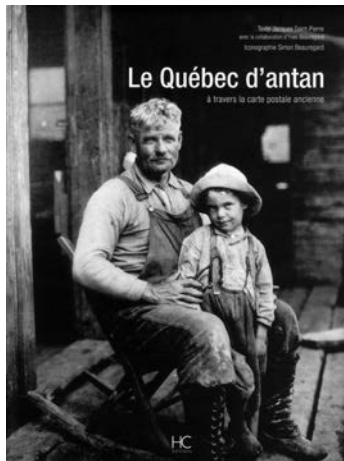
Ne laissons pas cette machine merveilleuse tomber dans l'oubli et rappelons-nous que jadis le vent faisait tourner les moulins...

Johannie Cantin



Jacques Saint-Pierre, Yves Beaugard et Simon Beaugard. *Le Québec d'antan à travers la carte postale ancienne*. Paris, HC Éditions, 2010, 157 p. (Coll. « Images d'antan »).

C'est un événement exceptionnel et une consécration flatteuse que de retrouver un album sur le Québec dans la très belle collection « Images d'antan » sur les cartes postales régionales de l'éditeur parisien HC, après la publication, au fil des ans, de plusieurs ouvrages magnifi-



ques sur Paris, Aix-en-Provence, l'Alsace, l'Algérie, l'Arménie et les Antilles. Suivant la formule des titres précédents, on découvre ici plus de 400 cartes postales anciennes montrant successivement toutes les régions du Québec, de l'Abitibi à la Gaspésie, en passant par Québec, Trois-Rivières et Montréal. Les images retenues par les historiens québécois Jacques Saint-Pierre et Yves Beaugard sont souvent de grand format; on en apprécie à la fois leur richesse esthétique et les significations ethnographiques sur la vie quotidienne d'autrefois, témoignant de modes de vie révolus.

Comme on pouvait s'y attendre, *Le Québec d'antan à travers la carte postale ancienne* comble le lecteur dès les premières pages : chaque photographie montre un aspect « différent » de la capitale. Par exemple, on peut voir des voiliers amarrés dans le Vieux-Port de Québec, le cap Diamant vu du fleuve à la fin du XIX^e siècle sans la tour centrale du Château Frontenac, la rue Saint-Jean sans sa porte Saint-Jean vue de la place D'Youville, ou encore l'hôtel du Parlement exempt d'arbres et de jardins aux alentours (p. 11). Mais ce sont aussi d'innombrables villages québécois que l'on redécouvre avec autant d'images rares d'une rue principale ou d'une gare ferroviaire, par exemple Chicoutimi, Val-d'Or, Grandes-Piles (p. 31), Joliette (p. 37), Drummondville (p. 119), Chambly (p. 136), Fraserville (Rivière-du-Loup, p. 101) ou de nouvelles agglomérations

de l'époque de la colonisation comme le village de Labelle (p. 65). Certaines régions rurales – pourtant peu touristiques il y a un siècle – comme Lotbinière (p. 116), Plessisville (p. 116) et Nicolet (p. 122) avaient aussi eu droit à quelques cartes postales.

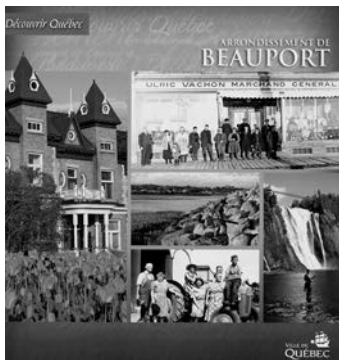
La plupart de ces images en noir et blanc sont d'une qualité surprenante, compte tenu du grand âge et de la rareté de ces cartes postales. Les textes contiennent beaucoup de dates et précisent l'année de fondation de tel lieu, ou encore la raison d'être de tel édifice ou de tel monument. On rappelle également que le Canadien Pacifique reliait les villes de Québec et Liverpool dès 1906 (p. 9). Pratiquement chaque image raconte à elle seule une petite histoire : dans les Cantons-de-l'Est, on voit un ancien poste-frontière convivial entre les États-Unis et le Canada situé à Rock Island; ou encore un moulin de Stanstead emporté par une inondation de la rivière Tomifobia, près des limites du Vermont (p. 153). On se réjouit que des lecteurs et des cartophiles vivant en Europe puissent désormais avoir accès à un choix si éclairé et représentatif de ce que fut le Québec à la fin du XIX^e siècle et au début du XX^e. Cet album est indéniablement une réussite, certainement le plus étoffé et le plus exhaustif sur les cartes postales québécoises. Naturellement, on trouvera facilement cet album sous jaquette dans les bonnes librairies du Québec.

Yves Laberge



Louise Côté et Jacques Dorion. *Découvrir Québec : arrondissement de Beauport*. Québec, Ville de Québec, 2009, 96 p.

Deuxième titre de cette belle entreprise consacrée à présenter les arrondissements de la ville de Québec, ce cahier place Beauport sous les projecteurs. Les auteurs proposent, avec des textes sim-



ples et dynamiques, une synthèse de ce territoire historique au riche patrimoine naturel, sis entre terrasses et rivières, enrichi de cascades et de chutes. Sont aussi abordés les industries qui y cherchent bénéfice, la religion qui verra naître un fief de la tempérance, l'architecture des anciens noyaux villageois et le phénomène de la banlieue qui se déploie autour des grandes villes à la fin de la Seconde Guerre mondiale.

L'ouvrage se divise en trois parties. La première, des lieux d'intérêt, se subdivise en huit zones géographiques. Du domaine seigneurial offert en 1634 à l'apothicaire, médecin et chirurgien Robert Giffard aux maisons préfabriquées d'Adélarde Deslauriers à la fin des années 1940, on y suit les faits marquants de l'établissement d'une population. On aborde ainsi la notoriété de sa spécialisation maraîchère des petits oignons verts, l'association féconde entre l'agriculture et la psychiatrie, l'effacement de toute trace du patrimoine agricole beauportois, sans oublier le développement des enclaves ouvrières, dont le Bas-du-Sault, un noyau villageois qui voisine les moulins à scie construits au pied de la chute Montmorency.

La seconde partie, le patrimoine et ses curiosités, relate l'importance brassicole du secteur, la ferveur religieuse qui s'y exprime par diverses manifestations dont le parc des Martyrs en face d'un cimetière unique où l'on aperçoit de longues rangées de croix blanches identiques, œuvre du curé Joseph-Arthur Gauthier à Giffard. Le parcours se termine par l'observation

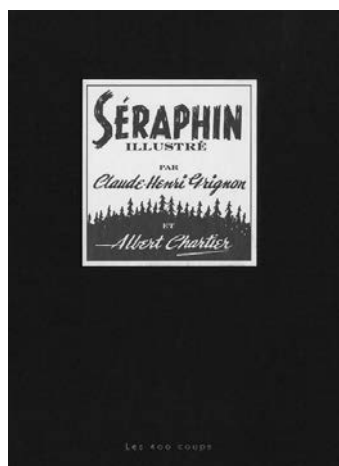
de plusieurs maisons classées monuments historiques. La dernière fraction de l'ouvrage, plus succincte, regroupe quelques repères pour découvrir l'arrondissement, une chronologie et une bibliographie sommaire.

Ce guide de promenade, de découverte et de connaissance, offert à prix modique, propose un excellent tour d'horizon, avec un visuel agrémenté de cartes ainsi que de nombreuses photographies anciennes et actuelles. Un livre instructif qui permet de mieux connaître l'arrondissement et qui donne le goût de l'arpenter davantage *in situ*.

Pascal Huot



Claude-Henri Grignon, Albert Chartier (illustre) et Michel Viau (édition et restauration). *Séraphin illustré*. Montréal, Les 400 coups, 2010 [1951-1970], 263 p.



Entre 1951 et 1970, le romancier Claude-Henri Grignon (1894-1976) avait fait revivre son personnage de Séraphin Poudrier pour en composer une nouvelle série de courtes aventures ou saynètes dans une version illustrée par Albert Chartier (1912-2004). Cet album sous forme de bandes dessinées en noir et blanc contient l'intégrale des petites histoires de Séraphin parues chaque mois dans *Le Bulletin des agriculteurs*, et ce, durant deux décennies. Dans ces

épisodes d'une page chacun, tous les personnages des *Belles histoires des pays d'en haut* apparaissent progressivement sous les mêmes traits que sur le grand et le petit écran, puisque cette bande dessinée avait été créée à l'époque des longs métrages *Un homme et son péché* et *Séraphin*; mais progressivement, les mêmes personnages adoptèrent les traits des acteurs du célèbre téléroman. Comme toujours, les dialogues de Claude-Henri Grignon sont savoureux et retranscrits selon la langue parlée : « J'vas l montrer à vivre » (p. 132), « Que j'sus don content » (p. 189), « C'est toute un aria que d'attendre après l'Père Ovide » (p. 229), « J'aurais aimé mieux un cadeau en argin [argent] » (p. 237).

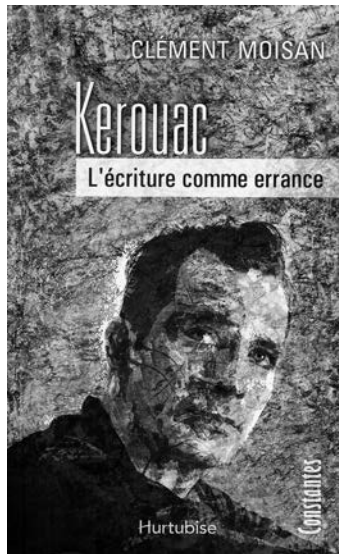
Dans l'histoire de la littérature québécoise, c'est certainement *Un homme et son péché* qui aura donné lieu au plus grand nombre d'adaptations et de variantes : roman, radiroman, téléroman, longs métrages et *remakes*, sans compter cette bande dessinée méconnue. C'est un plaisir de retrouver ces personnages de Sainte-Adèle des Laurentides dans des situations typiques, souvent prévisibles et caricaturales. Par son style épuré, mais efficace, Albert Chartier était considéré à juste titre comme le plus talentueux dessinateur de bandes dessinées de toute l'histoire du Québec, et cet album sobre confirme son statut. On ne peut que remercier les éditions Les 400 coups d'avoir sorti de l'oubli ces planches magnifiques, qui marquent un grand moment dans l'histoire de la bande dessinée au Québec.

Yves Laberge



Clément Moisan. *Kerouac. L'écriture comme errance*. Montréal, Éditions Hurtubise, 2010, 149 p. (Coll. « Constantes »).

Ce court essai s'ajoute à la liste déjà longue d'études sur la vie et l'œuvre de Jack Kerouac (1922-1969), représentant pha-



re et prototype exemplaire de la *beat generation*. Conscient de ce fait, Clément Moisan aborde, dès les premières lignes, l'approche qu'il souhaite développer dans le présent ouvrage « qui ne veut en rien répéter les autres, ni redire une fois de plus ce que l'on sait déjà. Il s'agira plutôt de ressaisir le message de l'auteur dans ce qu'il a d'essentiel, mais surtout de considérer, d'un autre point de vue, ce que l'on appelait son "style", sa façon d'écrire et d'exprimer sa vision du monde » (p. 9). L'originalité de l'étude réside justement dans le fait que l'essayiste porte son regard sur cette littérature de l'instant qui n'est pas le résultat du mode de vie frénétique de Kerouac, mais un effet littéraire, habilement mesuré, pour lui permettre de traduire son mode de vie frénétique. « Il y a donc dans cette écriture les deux modes de la prose spontanée et de la structuration du récit » (p. 73), précise l'auteur.

Universitaire et auteur reconnu, Clément Moisan cherche à aller au-delà des stéréotypes et des lieux communs. Pour ce faire, il retourne aux écrits de Kerouac et à ceux de ses détracteurs contemporains. En filigrane de cette synthèse sur les mépris et la médisance subis par cet Homère hippie, il fait ressortir sa démarche, celle véridique d'une âme oscillant entre responsabilité et désir d'émancipation. En effet, deux tendances se retrou-

vent dans son œuvre de nature autobiographique, tributaire d'une mémoire affective de l'enfance, soit une quête de la route, du voyage et de l'amitié, mais aussi à l'opposé, le désir de repos, de retraite et de solitude.

À partir de ce postulat renouvelé, l'essayiste expose une proximité possible entre certains de ces nouveaux artistes américains ennemis des conventions, libres et indépendants issus de l'Amérique des années 1950 et 1960. Si Kerouac s'apparente au jazz de Louis Armstrong (1901-1971) en musique, l'auteur fait également le rapprochement avec l'*action painting* du peintre Jackson Pollock (1912-1956).

En somme, le présent essai, concis et bien documenté, fait connaître le travail littéraire de Kerouac et sa filiation avec la production de certains artistes qui lui étaient contemporains. Il contribue ainsi à une meilleure compréhension d'une œuvre qui fait encore aujourd'hui couler beaucoup d'encre.

Pascal Huot



Ian MacDonald. *Revolution in the Head: les enregistrements des Beatles et les sixties*. Traduction d'Aymeric Leroy. Marseille. Éditions Le Mot et le reste. 2010, 607 p. (Coll. « Formes »).

Ian MacDonald. *Revolution in the Head: The Beatles' Records and the Sixties*. 2nd édition. London, Fourth Estate, 1997 [1994], 473 p.

La popularité des Beatles au Québec reste toujours considérable, près d'un demi-siècle après leur premier passage au Forum de Montréal (le 8 septembre 1964), si l'on en juge par le succès récent du groupe montréalais Beatles Story, qui reprend sur scène les grands succès du groupe légendaire.

Par ailleurs, la parution de l'ouvrage *Revolution in the Head* en version française (mais avec son titre laissé en anglais)



est une agréable surprise. Publiée initialement en 1994, la version anglaise de cette « bible » sur les Beatles était disponible en plusieurs versions sous un titre similaire *Revolution in the Head: The Beatles' Records and the Sixties* (London : Fourth Estate, et diffusée au Canada par Raincoast Books).

Peu importe la version, *Revolution in the Head* demeure l'ouvrage de référence le plus important et le plus utile pour comprendre le travail des Beatles en tant que musiciens polyvalents. Ce n'est certainement pas « un livre de plus sur les Beatles ». Au lieu d'une biographie ou d'une suite d'anecdotes, le critique anglais Ian MacDonald (1948-2003) a étudié les archives de la compagnie Apple et des studios d'Abbey Road pour identifier clairement et pour chaque chanson du groupe « qui fait quoi ». Normalement, Paul tenait la basse électrique, John et George jouaient la guitare, et Ringo était à la batterie; mais les fonctions respectives du quatuor variaient considérablement avec l'évolution du groupe et la complexification de leurs arrangements musicaux. Ainsi, sur l'enregistrement de « Yesterday », c'est Paul qui joue la guitare, accompagné d'un quatuor à cordes dirigé par George Martin, en l'absence des trois autres membres du groupe (p. 226). D'ailleurs, le producteur George Martin (souvent surnommé « le cinquième Beatle ») accompagnait le groupe au piano sur une multitude de leurs titres,

dont « Misery » (p. 101), « *You Really Got a Hold on Me* » (p. 126), « *A Hard Day's Night* » (p. 166), « *Slow Down* » (p. 171), « *In my Life* » (p. 247); il jouait du clavecin sur « *Fixing a Hole* » (p. 340). Contre toute attente, c'est McCartney qui interprétait les solos de guitare électrique sur plusieurs titres, dont « *Drive my Car* » (p. 240), et qui, en l'absence de Ringo, tiendra la batterie sur les deux premières pièces du double « album blanc » : « *Back in the USSR* » et « *Dear Prudence* » (p. 440-441). Parfois, c'est Lennon qui était absent lors de l'enregistrement des pièces « *Savoy Truffle* », « *Martha my Dear* », « *Long, Long, Long* » (p. 457-459), mais qui enregistra seul sa chanson « *Julia* » (p. 463). Autre révélation : les harmonies vocales entendues dans la chanson « *She Said she Said* » ne sont pas de Lennon et McCartney, mais bien de Lennon et Harrison, sans la voix de McCartney (p. 305). Enfin, sur « *The Ballad of John and Yoko* », ce sont Lennon et McCartney qui se partagent tous les instruments et les voix en l'absence des deux autres membres du groupe (p. 492).

En complément, on découvre pour chaque chanson du groupe les noms de tous les musiciens occasionnels (classiques ou de rock) ayant accompagné les Beatles en studio, que ce soit sur des pièces aux consonances indiennes de George Harrison ou pour des morceaux plus classiques comme « *Eleanor Rigby* ». La traduction française d'Aymeric Leroy est élégante et évite l'argot parisien; ainsi, il parle fort à propos de « panoramisation stéréo très marquée » au début de la chanson « *Day Tripper* » (p. 243). Pour ceux qui n'ont qu'un intérêt partiel envers les Beatles, ces renseignements sembleront totalement superflus; mais pour le musicien ou l'amateur qui connaît par cœur et depuis toujours toutes ces pièces, ces données seront comme un trésor indispensable pour accompagner une écoute attentive du plus important groupe de tous les temps.

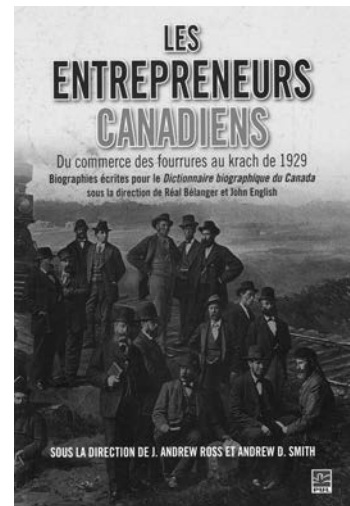
Yves Laberge

J. Andrew Ross, Andrew D. Smith. *Les entrepreneurs Canadiens. Du commerce des fourrures au krach de 1929*. Québec, Les Presses de l'Université Laval, 2011, 571 p.

Ce recueil de textes, présenté par le *Dictionnaire biographique du Canada (DBC)* dans le cadre de son 50^e anniversaire (en 2011), contient 61 biographies portant sur différents entrepreneurs qui ont marqué l'histoire canadienne. Codirigé par J. Andrew Ross (étudiant au postdoctorat à l'University of Guelph en Ontario) et Andrew D. Smith (professeur agrégé d'histoire à la Coventry University en Angleterre), ce livre rassemble les textes de 62 auteurs, parmi lesquels d'éminents historiens, dont Brian Young, Gerald Tulchinsky et Louise Dechêne. Ces biographies, écrites entre 1966 et 2005, ont fait l'objet d'un dur travail de sélection puisqu'elles ont été retenues parmi les 2 100 que compte la catégorie « gens d'affaires » du *DBC*. Plusieurs d'entre elles ont cependant été retouchées afin de les mettre à jour avec les plus récentes recherches. Également, le style de présentation y a été uniformisé. L'ouvrage veut donc nous raconter l'histoire de l'entrepreneuriat canadien entre les débuts de la Nouvelle-France et le krach de 1929. L'un des objectifs est d'aller au-delà des « leaders » politiques, militaires et religieux et donc, de montrer la diversité des activités commerciales canadiennes. Ce recueil cherche également à inclure des gens de diverses origines, des Canadiens de souche, mais également des immigrants venus de France, des îles Britanniques, d'Allemagne et même de Chine. Une place est aussi faite aux femmes et aux membres des Premières Nations. Bref, cet ouvrage veut montrer la diversité des entrepreneurs canadiens au fil de son histoire, et par le fait même, la diversité canadienne dans son ensemble.

Ce recueil se compose de sept grands chapitres selon une organisation à la fois chronologique et thématique, comme *L'empire commercial du Saint-*

Laurent après 1763 (chapitre 2), *Homme de chemins de fer et créateur de réseaux* (chapitre 5) et *Les boums de l'Ouest* (chapitre 7). C'est donc dans ces différentes sections que le lecteur intéressé peut aborder la biographie de certains personnages de l'histoire canadienne, dont les célèbres John Molson et Alphonse Desjardins, mais aussi d'autres personnes moins connues comme Rosetta Ernestine Watson et John Guy.



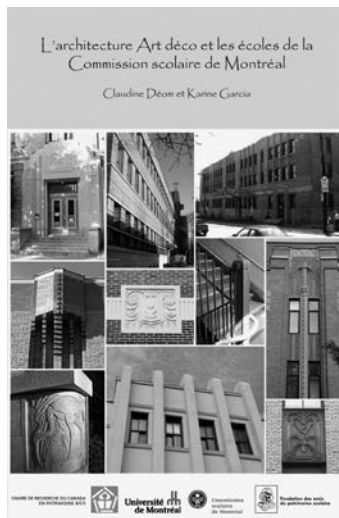
Mentionnons en terminant que le *DBC* contient plusieurs milliers de biographies de grands personnages ayant marqué l'histoire canadienne entre l'an 1000 et 1930. Le tout est compilé en quinze volumes en plus d'être accessible à tous sur le web à l'adresse suivante : <http://www.biographi.ca>.

Michel Morissette



Karine Garcia et Claudine Déom. *L'architecture Art déco et les écoles de la Commission scolaire de Montréal*. Montréal, Fondation des amis du patrimoine scolaire et Commission scolaire de Montréal, 2010, 44 p.

Ce petit livre illustré reprend partiellement un rapport de recherche rédigé par Karine Garcia, en 2005, sous le titre



La manifestation de l'Art déco au sein des bâtiments de la Commission scolaire de Montréal. Il présente une vingtaine d'écoles de l'île de Montréal érigées durant les années 1920 et 1930; celles-ci ont en commun leur architecture de style Art déco, caractérisée par une ornementation réduite et leur impression de verticalité (p. 8). Une carte figurant dans les pages centrales situe ces immeubles répartis dans différents quartiers comme Cartierville, Notre-Dame-de Grâce, Mercier-Hochelaga-Maisonneuve, Rosemont et sur le Plateau Mont-Royal (p. 22-23). Le texte est précis et montre également la façade de certains bains publics de Montréal conçus selon le style Art déco (p. 14). On apprend même – quel scandale! – que

l'école Jacques-Viger, datant de 1932, avait été démolie en 1982 pour faire place à des terrains de tennis! (p. 42). On ne peut que féliciter Karine Garcia pour l'originalité et l'excellence de son travail. Compte tenu du grand intérêt de cette recherche – et en raison de la petitesse de ses photos –, on espère la publication intégrale et en grand format du rapport initial, dont on ne trouve ici que quelques extraits.

Yves Laberge

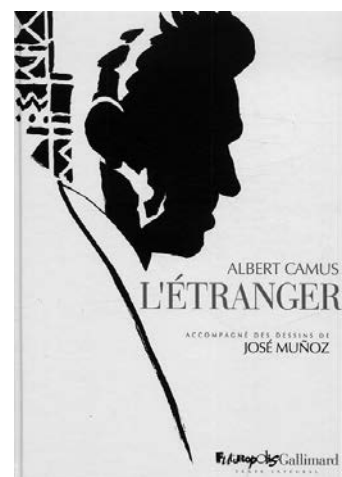


Albert Camus. *L'Étranger* accompagné des dessins de José Muñoz, Paris, Futuropolis Gallimard, 2012, 144 p.

1^{er} mai 1940. Albert Camus écrit : « Je viens de terminer mon roman [...] Sans doute, mon travail n'est pas fini [...] Mais le fait est que j'ai tracé la dernière phrase. » André Malraux, un des premiers lecteurs de ce qui n'est encore qu'un manuscrit, est secoué et recommande le jeune auteur à son éditeur Gaston Gallimard. Dans sa fiche de lecture, Jean Paulhan est dithyrambique. « C'est un roman de grande classe. À publier sans hésiter ». L'édition originale de *L'Étranger* – 4 000 exemplaires – est publiée en mai 1942. Un roman culte venait de naître. La seule collection Folio en a vendu plus de 7 mil-

lions d'exemplaires à ce jour. En 1999, le récit de Camus est couronné « meilleur roman du XX^e siècle » par le quotidien français *Le Monde*.

1942 est également l'année de naissance de l'artiste visuel argentin José Muñoz. Ses premières bandes dessinées, réalisées en collaboration avec son compatriote l'écrivain Carlos Sampayo et publiées en 1976, lui valent immédiatement une notoriété qui trouvera son apogée en 2007 alors qu'il reçoit le Grand Prix de la ville d'Angoulême, la Mecque de la bande dessinée.



Muñoz a-t-il lu ce texte écrit par Camus en octobre 1938 à propos de *La Nausée* de Jean-Paul Sartre? « Un roman n'est jamais qu'une philosophie mise en images. Et dans un bon roman, toute la philosophie est passée dans les images ».

Toute l'équipe de *Cap-aux-Diamants* souhaite de

Joyeuses Fêtes

à ses **lecteurs**, à ses **annonceurs** et à ses **organismes subventionnaires**.



Car c'est bien de cela qu'il s'agit dans ce nouveau formatage du célèbre opus de Camus. Maître incontesté du dessin en noir et blanc, José Muños propose une mise en images pour le moins surprenante en insérant dans le texte 72 illustrations dont 60 sont de format pleine page. Ce sont des œuvres sombres et dramatiques où l'on reconnaît aisément l'influence du bédéiste Hugo Pratt auquel il emprunte sa technique du tachisme pour suggérer des lieux et des décors. On pense également au photographe américain Richard Avedon et à la galerie de personnages si incroyablement typés qu'il donne à voir dans son livre *In the American West*. Si les influences picturales de Muños sont nettement du côté des artistes expressionnistes, il ne faut pas négliger pour autant l'affection toute particulière que porte l'artiste argentin au cinéma noir américain des années 1940. L'utilisation fréquente du gros plan et de faciès aux mimiques presque caricaturales en témoignent.

L'interprétation visuelle d'une œuvre aussi gigantesque constitue un pari que Muños relève avec brio mais les inconditionnels de l'écrivain « nobellisé » auront peut-être quelques grincements de dents lorsqu'ils constateront la mise en pages qu'on a fait subir au texte. Les longs paragraphes, qui amplifiaient la neutralité du ton et faisaient le lien entre le récit classique du XIX^e siècle et la modernité narrative du XX^e siècle, ont été découpés en petites unités qui transforment complètement la façon dont le lecteur est amené à appréhender le texte. Ainsi, le chapitre I de la première partie, qui est composé de 27 paragraphes dans la version originale, éclate en 46 paragraphes dans la version Futuropolis. D'aucuns condamneront ce *lifting* douteux qui soumet la structure du récit aux contingences de la représentation visuelle. D'autres invoqueront la richesse polymorphe de ce texte intemporel qui conserve la même vigueur dans un contexte spatial différent.

Souignons enfin la qualité exceptionnelle de l'édition. Grand format vertical. Couverture rigide. Cahiers retenus par une

tranchefile. Papier subtilement texturé. Impression de qualité exceptionnelle qui pousse à son maximum l'efficacité de ce récit en noir et blanc.

Camus décède en 1960 dans un accident de voiture. Mais avant sa grande rupture avec la communauté humaine, il y a cet événement qui le relie à nous d'une façon particulière.

Mai 1946. Albert Camus est à New York. Il prend l'autobus en direction de Montréal et Québec. S'extasiant devant « la pointe du cap Diamond [sic] », il écrit dans son *Journal de voyage en Amérique du Nord*. « Pour la première fois dans ce continent l'impression réelle de la beauté et de la vraie grandeur. Il me semble que j'aurais quelque chose à dire sur Québec et sur ce passé d'hommes venus lutter dans la solitude poussés par une force qui les dépassait. Mais à quoi bon? [...] La seule chose que je voudrais dire j'en ai été incapable jusqu'à maintenant et je ne le dirai sans doute jamais... »

Étrange Camus dont un fragment de son continent intérieur lui était à lui-même étranger.

Serge Pallascio

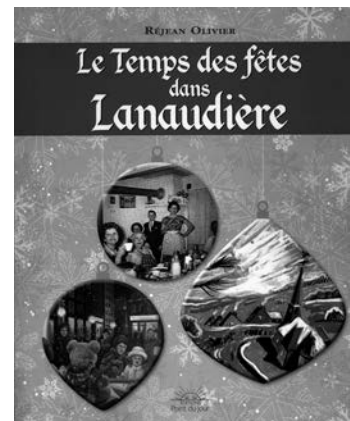


Réjean Olivier. *Le temps des fêtes dans Lanaudière*. L'Assomption, Éditions Point du jour, 2011, 258 p.

Depuis son enfance, Réjean Olivier, bibliothécaire à la retraite de Joliette, se passionne pour les traditions du temps des fêtes. Il s'est bâti une impressionnante collection de livres, de disques, d'ornements et d'œuvres d'art reliée aux célébrations des fêtes de Noël et du jour de l'An. Il a aussi incité les membres de sa famille et ses amis à consigner par écrit leurs souvenirs ou encore à composer des poèmes et des récits sur le thème des fêtes.

Dans *Le temps des fêtes dans Lanaudière*, Réjean Olivier présente un mélange de souvenirs, de légendes, de contes et

de récits de résidents et d'anciens résidents de Lanaudière. Les uns ont vu le jour au XIX^e siècle et les autres au XX^e. Ainsi, parmi les 60 textes de la plume de 36 auteurs, on peut lire quelques contes d'Honoré Beaugrand, né en 1848, et un poème de Chantal Olivier, née en 1976. Parmi les textes particulièrement intéressants, mentionnons « Souvenirs pour Félix-Antoine et Gabrielle » de Claude St-Jean. L'auteur transporte le lecteur aux années de son adolescence, à la fin des années 1950, et raconte avec force détails les activités qui se déroulaient dans sa famille et à l'école du début de l'avent jusqu'aux grandes fêtes familiales typiquement québécoises du jour de l'An dans sa famille maternelle, les Landry de Saint-Alexis.



L'ouvrage réserve une belle place aux artistes visuels de Lanaudière qui ont documenté le temps des fêtes et la saison hivernale. Des photos de leurs œuvres, certaines en couleur, sont parsemées à travers le livre et sont accompagnées de courtes notices biographiques. Parmi les autres illustrations, mentionnons des photos prises lors de fêtes de famille, surtout à l'occasion du jour de l'An. Les photos, par contre, sont relativement récentes. La plus vieille date de 1943.

Grâce à ce livre et aux autres publications de Réjean Olivier, Lanaudière est sans doute la région québécoise la mieux documentée sur le temps des fêtes.

Georges Arseneault